

Section Patrimoine

C.I.S.
N° 2

Après avoir rappelé les objectifs de la section aux nouveaux participants, les points suivants ont été abordés :

- A) Histoire en picard de Monsieur Barbette de Frucourt
- B) La tradition des mais dans le canton d'Hallencourt.



Photo d'un mai réalisé par Roland Dumont.

Les principales sources pour guider nos recherches sur les mais ont été :

Le folklore de Picardie. Société de linguistique picarde. 1968. J de Wailly et M Crampon.

Vie et traditions populaires en région Picardie. 1989. Leblond, Brohard, Reboul. Imprimerie St Étienne.

Le culte de l'arbre et de la forêt en Picardie par Maurice Crampon, tome 46 des mémoires de la société des antiquaires de Picardie.

A) Histoire en picard de monsieur Barbette : Ech l'ennée lo che filles d'Bailleu Bellifontaine y n'ont point ieu d'mois.

Ed pi eine poièrre ed jours ché queques jones gens de Bailleu Bellifontaine y n'arrétouétent point ed'garenner. Y r'tournouétent ché tiroères d'commode ; y vi-doétent chés boetes à ouvrage d'le mère et pis d'le grand mère.

Y s'étouétent jout'ché dans leu têtes ed'foère des mois en pleine d'gerre. Cha devoit ête en mil neuf chint quarant deux. Y n'étouait point aisé ed'trouver du rubin pour foère des bieux mois à attacher al porte ed chés filles. Ed'vant y n'avoait qu'a atteinde equ' Virginie, el mercièrre d'Hallencourt, al passe avec sin c'vau et pis s'cariole pour acater des faveurs. Mais ach'momin lo al n'avoait pu rien à vindre, el pauve femme, et à n'évenoait pu.



En trachant bien y avoétent, tant bien que mo, retchuperé ed quoi foère queques neuds. El trente avril après diner ze vlo partis avec eine serpe coper des branques din ché sapins à D'machy à chu c'min ed Gransart. Leu t'cheuillette foète, y avoétent muché ché branques din ché rouinches pour qu'on ze vouéche point passer avec din ch'poéyi, et pis surtout qu'leu parins n'sech'té point s'qui alloétent foère. Ach momin lo y avoait el'couvre fu, on n'avoait point el droé ed sortir par nuit, leu parints y auroétent impet'ché.



Au vépe, y vont r'tcheur leu branques ed sapin et pis zé vlo in route à neuer des rubins autour, dins eine grange. Pis y vont leu cout'cher en atteindant minuit pour s'relever et filer par el fenétre.

Alors, ché l'rassiblement. Y in o deux qui querquent su leu dos ché mois, deux qui princh'tent ech l'etnelles, ch'pu jone y prind dins s'musette : un martieu, des pointes et pis eine pinche pour cleuer che branques ed sapin. Ze v'lo partis à Bellifontaine pour ec'mincher.

D'un seul queu, al coin d'eine heillure, v'lo chés gindarmes qui s'déssactent : « Halte-là ! » qui critent.

« Ché nous chés jones gens d'Bailleu, on allons attat'ché des mois al portr d'ché filles. On n'foesons rien d'mal » qui répond'tent che jones hommes.

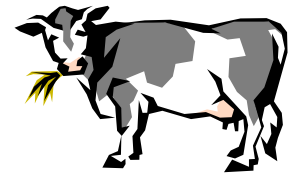
Oué, mais chés gindarmes y ditent qui s'ont des ordes d'arrêter chés gins qui sont dehors, après el couvre fu et qui feut zé suivre.

Ché jones gens y jettent leu matériel d'su ch'rindé au bord d'chu c'min. « Mais non ! » qui ditent ché gindarmes et y z'obligent'à ramasser toute in leu disant qui zé mén'tent al Kommandanture et qui feut qu'ché allemands y voéch'tent s'qui sont in route à foère pour qui ne zé princh'té point pour des terroristes.



Chés gindarmes y mont'eu su leu bicyclette ; ché jones gins y suivent à pied ; y o bien chonc t'chilomètes pour aller à Hallencourt. In'ne feu point longtims pour qu'el sueur al trimpe leu c'mise, peut-éte plus ed détréche qu'ed fatigue. Ouspillés par chés gindarmes y z'avanchoétent sans rien dire avec leu querque, ech pu jone y est prêt à braire.

Arrivés à Hallencourt, chés gindarmes y s'ertorn'te et pis leu ditent qu'y z'ont bien ieux et qui n'ont pu qu'à foute el camp à leu moéson. Alors y zont ch'té chés mois pad'sus eine haille et pis y zont bziné comme chés vaques quand y sont pitchées par chez taons au moé d'eu. Quand j'dis comme chés vaques ... ech' n'étoait point tout à foait l'même chose : ché vaques y bzin'tent avec leu tcheu in l'air, eux chétoait pus tôt el contraire. Ech l'ennée lo che filles d'Bailleu Bellifontaine y n'ont point ieu d'mois.



B) La tradition des mais dans le canton d'Hallencourt HISTORIQUE :



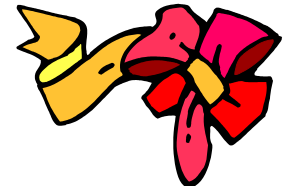
On sait que les romains organisaient des floralies ou cortèges. La jeunesse se rendait au bois et coupait des rameaux pour orner les maisons

Dans les chansons de geste du 12^e siècle, on chante le mois de mai, en raison de l'amour pour la nature, de son éternel renouveau. On glorifie le printemps qui succède à l'hiver dans tous les pays et à tous les âges.

Au Moyen-Âge le paganisme avait consacré le mois de mai au repos. Le concile de Milan en 1579 interdit de couper des arbres avec leurs branches le 1^{er} mai, de les promener dans les rues et de les planter ensuite avec des cérémonies folles et ridicules

LES MAIS D'AMOUR DANS LE CANTON

Idée générale : Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, les jeunes gens par groupe de 3 ou 4 vont fixer des branches d'arbres enrubannées, appelées mais, aux maisons des jeunes filles. Celles-ci attendent avec impatience et fébrilité le réveil du matin du 1^{er} mai pour constater si leurs espérances ont été exaucées.

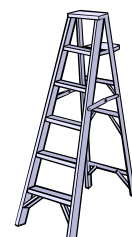


Préparation de la soirée : Monsieur Arthur Lecoite signale qu'à Allery, dans la nuit du 30 avril, les jeunes gens armés de serpes, clous, ficelles et rubans, ainsi que d'un marteau, se rendaient dans un bois couper des branches.

Description d'un mai : C'est en général une branche de sapin prélevée dans un bois. Le sapin, assez rare il y a une cinquantaine d'années, était une essence appréciée. Son feuillage résistant symbolisait la constance. Cette branche était décorée de rubans multicolores, lesquels selon leurs couleurs avaient une signification bien précise.



Où le mai était-il accroché ? : On le clouait à la grand'porte ou à la porte cochère et également le plus haut possible pour des raisons de stratégie. Pour cela, on se munissait d'une échelle. On en trouve également sur les façades et les barrières.



Qui avait droit au mai ? : Les jeunes filles âgées de 14 à 25 ans. 14 ans était l'âge de la sortie de l'école primaire ; 25 ans était celui où elles coiffaient Sainte Catherine. Seules les filles n'ayant pas de petits amis avaient droit au mai. Quand l'âge des belles augmentait, les mais rapetissaient. Aux maisons, où habitaient plusieurs demoiselles, un mai était fixé pour chacune d'entre elles.

Que faisait-on du mai accroché ? : On le laissait en place, si possible jusqu'au prochain 1^{er} mai.

Y avait-il des mais désobligeants ? : Très rarement, c'était dans ce cas l'occasion de régler les comptes. Le mai se trouvait alors très vite décroché par les parents de la jeune fille. Outre l'essence utilisée, son observation permettait de comprendre s'il était flatteur ou non.



Aspect ludique du mai : on conçoit avec quelle anxiété et avec quelle impatience les jeunes filles attendent l'aube naissante pour connaître le 'Mai' que l'on a cloué à leur porte. Dans la pose du mai, se cachait une sorte de jeu : la jeune fille devait deviner qui lui avait posé ce mai.

Quelques tensions : Des mais décrochés, pour raison de concurrence, provoquaient parfois des tensions entre groupes rivaux.

Comment les poseurs étaient-ils accueillis ? : Selon monsieur Ducrocq, le groupe était bien accueilli. Les parents de la jeune fille offraient une tournée (cidre ou vin) ou invitaient le groupe à revenir parfois pour un repas ou pour boire. Certains invitaient les jeunes au café du village. De temps en temps, un père grincheux menaçait la troupe trop bruyante.



Les lendemains de pose : À Allery, selon monsieur Roland Lecointe, on était reçu, chaque soir, dans une famille différente, où un mai avait été accroché. La tournée durait plusieurs semaines. Monsieur Arthur Lecointe du même village, dont les souvenirs sont plus lointains, signale que le lendemain de la pose du mai, les jeunes passaient chez les parents pour arroser le mai, seul se présentait le prétendant à la jeune fille. Monsieur Barbette signifie aussi que se déroulait une sorte de rebond du mai, par la pose d'une branche d'épine blanche dans la semaine qui suivait. C'était l'occasion de remerciements.

Les mais pendant la guerre 39-45 : En raison du couvre-feu, la pose de mai fut interdite. Cependant, nombreux furent ceux qui bravèrent cette interdiction et madame Deschamps se souvient de pose de mais à Hallencourt en 1943. Monsieur Roland Dumont signale que durant cette époque des branches de sapin furent envoyées aux jeunes filles dans des enveloppes.



Les essences utilisées : Le sapin semble être la seule essence utilisée dans le canton. Monsieur Arthur Lecointe annonce aussi, dans un passé plus lointain, l'utilisation de branches de cerisier (cerisier = fille à marier) d'épine (épine = j't'aime) du lilas (lilasse = je t'embrasse) et du sureau comme mai désobligeant (séiu = tu pues). À noter, qu'il annonce le sapin comme déshonorant (sapin = t'es eine putain).



Le vocabulaire picard : un mai se dit 'moi' ou 'moué'. D'une jeune fille qui a reçu un mai, on dit qu'elle a été 'esmayée'

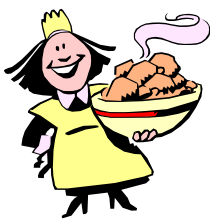
Disparition de la coutume : La tradition est totalement disparue dans le canton. Monsieur Piette, d'Huppy, se souvient encore de mais posés au début des années 60; Hallencourt, Allery, Frucourt les ont vu disparaître au début des années 70. À Sorel, où les jeunes se rendaient également à Wanel, la coutume a été maintenue également jusqu'en 70, la génération suivante de jeunes hommes n'a pas continué, peut-être à cause de l'écart d'âge entre deux groupes de jeunes gens. À Citermes, par contre, elle a été plus tenace et n'a disparu que dans les années 75.

Les mais aujourd'hui : Disparus du canton, ils ont été remis au goût du jour dans les communes voisines de Warlus et d'Aveslges. Selon monsieur Leguay, les jeunes gens honorent, ce soir là, les jeunes filles de leur village (sans se déclarer), c'est l'occasion pour eux de se retrouver ensemble et de passer un bon moment.

LES MAIS DE TRAVAIL DANS LE CANTON

Les mais de moisson :

Roland Dumont rapporte que sur la dernière voiture de récolte et au bout de la fourche de celui qui envoyait les gerbes sur le chariot, on nouait un joli bouquet de fleurs des champs composé de bleuets, pâquerettes, coquelicots cueillis sur place. Cela signifiait la fin de la moisson et une invitation à arroser pour le cultivateur et à organiser une petite fête en soirée. On l'appelait le parsoie : la part de ceux qui portent, à la main, la soie c'est à dire la faucille.



Pour madame Deschamps, le premier charretier rentrait avec la dernière voiture, le patron l'attendait avec la patronne, on mettait des tables et tout le monde prenait la tarte avec du vin. Le bouquet était constitué de céréales et de fleurs; il était offert à la patronne et ensuite accroché aux piliers de l'entrée de la ferme pour bien signifier que la moisson était terminée.

Pour monsieur Ducrocq, sur le dernier chariot de gerbes de blé, les moissonneurs accrochaient un bouquet fait de branches vertes, d'épis et de fleurs des champs. Cette couronne était accrochée à la fourragère du chariot. Elle signifiait que toute la récolte était à l'abri. Le fermier offrait le soir même à tous les ouvriers ayant participé à la moisson un repas souvent à base de porc car on tuait un cochon à cette occasion. C'était un repas plantureux arrosé de cidre et de vin.

Les moissonneurs mettaient un point d'honneur à être les premiers à rentrer au village avec le bouquet bien en vue.

Maurice Crampon, dans son livre sur le culte de l'arbre et de la forêt signale qu'à Citernes en 1941, dans une cour de ferme, on pouvait voir une petite meule, haute d'un mètre, miniature des meules champêtres, dont la toiture disparaissait sous une nappe de dahlias.

Dans un article du Courrier Picard, Jacques Dulphy note : on dispose à la fin des moissons un bouquet près d'une croix, car on pensait que l'esprit du blé, celui de la nature nourricière, était contenu dans la dernière gerbe fauchée. Cette tradition est à l'origine des bouquets, des cœurs, des croix de moissons.

Les mais des bâtisseurs :

Les maçons, à la pose de la dernière brique du pignon, hissaient un bouquet de fleurs. Les charpentiers, à la fin de leur ouvrage, ornaient d'un bouquet, le point le plus élevé de la charpente. Ces mais représentaient l'invitation à boire et nul propriétaire ne savait y manquer. Ces coutumes perdurent de nos jours.

Monsieur Ducrocq signale que le bouquet était accroché à la cheminée par les artisans maçons, souvent un banquet était offert par le nouveau propriétaire, quelques bonnes bouteilles étaient bues. Une enveloppe contenant une somme d'argent était parfois remise au maçon pour être distribuée à ses ouvriers.

Monsieur Claude Piette se souvient que les couvreurs, montant un clocher, posaient en haut de la croix un bouquet. Le curé devait ainsi arroser. Il se remémore une anecdote : le curé lui avait demandé de poser un drapeau bleu blanc rouge au lieu d'un bouquet, lui signifiant que l'église ne lui appartenait plus mais était possession de la République.

